



J. A. Tyler

Le Zoo, une sortie

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Stéphane Vanderhaeghe



Quidam éditeur



LES LIONS

En premier c'est les lions. Mon papa et ma maman me traînent là-bas, jusqu'à la grille, jusqu'aux barreaux où je pose mes mains. La maman-lion fait dodo et le papa aussi, même qu'il bâille, ce gros lion avec les dents pointues. Sa gueule est énorme quand il l'ouvre. Il pourrait m'avaler. C'est ce que dit mon papa, il dit *Jonah, il pourrait t'avaler si tu fais pas gaffe*. Moi j'ai pas envie de me faire avaler. J'ai pas envie de penser à ce lion qui pourrait m'avaler avec sa gueule ouverte, toutes ces dents pointues. Je me bouche les oreilles. Je fais ça des fois quand papa il parle. J'utilise la paume de mes mains que je colle dessus et comme ça j'entends plus rien.

L'herbe était verte dans le jardin quand il m'a dit que si je levais pas les mains comme quand j'étais prêt, le ballon il allait me fendre le visage. Il a dit *Ce putain de ballon va te fendre le visage en deux si tu lèves pas les mains*.

C'était le jour où l'arbre a cassé à cause de la tempête, la nuit où on aurait dit que la maison elle se soulevait, et le lendemain matin papa il m'a dit que les os ça pouvait se casser comme les arbres. *Tu savais que tes os pouvaient se briser comme les branches de cet arbre ?* Je me suis bouché les oreilles. C'est quand il a dit ça, quand il a expliqué que je pouvais m'ouvrir le

visage en deux à cause du ballon et que mes bras ou mes jambes pouvaient se briser comme les branches d'un arbre, c'est ces fois-là que j'ai utilisé mes paumes de main pour me boucher les oreilles. Encore une fois où j'ai pas envie d'écouter.

Un jour je faisais voler mon cerf-volant et il allait très haut dans le ciel, et puis il était là, mon papa. Il était debout à côté de moi et il me regardait comme il regarde ces lions, et cette fois-là j'ai pas bouché mes oreilles parce qu'il a rien dit. Moi j'attendais qu'il dise quelque chose, parce qu'il était là debout à côté de moi, alors j'ai cru qu'il allait dire que le cerf-volant allait se prendre dans le vent et m'emporter tout là-haut dans le soleil, que j'allais brûler, que j'allais prendre feu et brûler, mais papa il a pas dit *T'es qu'un putain de feu sur pattes petit*. Il a rien dit du tout. Il m'a juste regardé faire voler mon cerf-volant. Il a regardé jusqu'à ce que le cerf-volant perde tout son vent et qu'il dégringole en chute libre dans le jardin. Il faisait beau ce jour-là et il est resté là jusqu'à ce que le cerf-volant se plante dans le sol. Et puis il est rentré dans la maison et il a fermé la porte coulissante.

Le papa-lion referme son bâillement. Je regarde dans la même direction que lui mais je vois rien. Je croyais qu'il regardait la petite fille avec le ballon rouge attaché à son poignet, un ballon rouge qui flotte au-dessus d'elle, mais non, le lion regardait rien de précis. Je croyais que peut-être il regardait son reflet dans la vitre, mais non. Le lion avait juste les yeux sur rien du tout, comme papa ce jour-là avec le cerf-volant.



UN MUNTJAC

Quand on se retourne, il y a des rochers et du verre, des murs. J'appelle ça des murs mais il y a pas de plafond, alors je sais pas trop. Je sais pas si un mur a besoin d'un plafond pour être un mur. Mais à l'intérieur de ces murs ou de je sais pas quoi, il y a un animal qui ressemble à un cerf mais en plus petit, comme s'il avait rétréci. Moi j'ai envie de l'appeler le cerf qui a rétréci ou alors le cerf-pirate, mais papa il dit *Non*. Il dit *C'est un munt-, un munt-*, mais sa voix elle s'éteint parce qu'il sait pas comment ça se prononce. *Un muntjac* dit maman, avant de répéter pour moi : *Un muntjac*. C'est comme si l'affaire avait été résolue. *D'accord* je dis, et je regarde le cerf-pirate ou le cerf qui a rétréci, là près de l'eau d'une petite mare.

La fois où tout le monde pleurait et buvait, et que les gens ils arrêtaient pas de parler comme si moi j'étais pas là, ça s'appelle une veillée. *C'est quoi ?* j'ai demandé à maman avant d'y aller et elle m'a répondu *Une veillée chéri, c'est ce qui se passe dans le sillage de la mort de quelqu'un*, et j'ai dit *D'accord*. Moi ça m'allait qu'on appelle ça comme ça, mais j'avais pas envie de porter de cravate. C'était une cravate noire et toute fine qui me grattait dans le cou. Quand j'ai tiré dessus dans la

voiture, en allant à la veillée dans le sillage, papa il a dit *Mais bon sang arrête de tripoter ton col*, alors j'ai arrêté.

À un feu rouge, j'ai attendu que le clignotant soit le seul bruit qu'on entendait, ça faisait clic, clic, clic, et puis j'ai dit *Mais tu m'as expliqué que le sillage c'est ce qu'il y avait derrière un bateau, quand on va vite. Je croyais que c'était ça, moi, un sillage*. Papa a tapé le volant avec sa main en hurlant *Putain*, et maman elle l'a regardé comme si elle le voyait pas, comme s'il y avait toujours quelque chose derrière lui, plus loin. Il a tapé avec sa main, mon papa, il cognait le volant, à cause de son frère et de la veillée dans le sillage. Ils ont jamais répondu à ma question, mais moi je suis sûr que le sillage c'est les vagues, derrière le bateau.

Il faudrait que ce soit vraiment un bateau riquiqui pour faire du sillage dans la mare de ce cerf-pirate, dans l'eau de chez ce cerf qui a rétréci. Un muntjac. Moi dans ma tête j'appelle pas ça un muntjac parce que je fais pas toujours ce qu'on me dit.

Le cerf-pirate qui a rétréci a des beaux yeux, des très jolis yeux même. Je pourrais l'appeler le cerf aux jolis yeux. J'ai pas besoin de les écouter. Je les écoute pas. Je peux appeler les animaux comme je veux. Mais cette mare elle est sans doute trop petite pour faire du sillage dedans.



LE TIGRE

Il y a un chemin avec une colline qu'on monte, et tout en haut du chemin il y a des bancs où on s'assoit jamais. On s'assoit jamais sur ces bancs parce que c'est pas très loin de là où le zoo démarre, alors on est pas encore fatigués. On emmène aussi des trucs à manger avec nous, et donc on a pas besoin de s'arrêter là, tout en haut de cette colline, au bout de ce chemin où il y a les bancs.

C'est tout en haut du chemin que vit le tigre. Le tigre orange avec les rayures noires, là où devant lui il y a ce que ma maman elle appelle une douve. *Comme pour les châteaux forts*, elle dit. Quand je lui demande pourquoi, elle dit *Pour pas qu'entrent les méchants*. Et quand je lui redemande *Pourquoi ?*, elle répond *Je sais pas chéri*.

Sauf qu'aujourd'hui le tigre est pas là. Je vais jusqu'à la petite barrière noire avec les épais barreaux et je mets mes pieds sur le ciment, pour monter sur la marche, et je regarde là où le tigre il devrait être. Il y a des buissons et des arbres, des rochers et encore du ciment, mais pas de tigre. Peut-être qu'il se cache derrière les rochers ou alors dans les ombres quelque part, mais j'ai beau regarder, je le vois pas.

Il est où le tigre? je demande, et mon papa regarde ma maman, mais personne dit rien. Ça arrive plein de fois que personne ne parle; les fois où je pose une question à maman ou à papa et que personne ne répond. Ils se regardent tous les deux, ou alors ils regardent par terre ou me regardent moi, et personne ne parle. J'aime pas ça, moi, quand ils se regardent ou qu'ils me regardent moi ou par terre, et qu'ils disent pas un mot. Je veux des réponses, moi. Je veux qu'ils me parlent.

Il est à l'intérieur? je dis, parce que je sais que quand il fait trop froid, le zoo emmène le tigre à l'intérieur, là où il y a le ballon tout griffé; c'est là qu'ils lui donnent à manger. Mais mon papa il dit *Non. Le tigre est pas à l'intérieur.*

Bah il est où alors? je demande. S'il est pas ici et s'il est pas à l'intérieur, c'est peut-être qu'il est chez nous ou dans notre voiture, ou alors sous mon lit.

Le tigre a mangé quelqu'un et il a fallu le tuer, explique mon papa. Maman dit *Bon sang* et jette à mon papa le même regard que quand elle est en colère. Moi je dis rien parce que j'arrive pas à savoir si mon papa est sérieux ou pas, si c'est un mensonge ou pas. Le regard de maman fait dire à mon papa – mais je sais pas si c'est à elle ou à moi qu'il parle – *Ben quoi, c'est ce qui s'est passé, non?* Personne dit plus rien. Moi je continue de regarder l'endroit où le tigre devrait être, en espérant que mon papa il ait raison, que le tigre il a bien mangé quelqu'un et qu'il a fallu le tuer, parce que ce serait toujours mieux que s'il était chez nous ou dans notre voiture, ou alors sous mon lit à la maison en attendant que j'aille faire dodo.

Mon papa il ment. Il dit qu'il plaisante mais maman elle dit que c'est des mensonges. *Menteur*, elle dit. J'espère que cette fois-ci il ment pas. Moi j'ai pas envie de retourner chez moi pour trouver un tigre sous mon lit.



LE RENARD

Ma maman fait des cookies. Elle se penche pour les regarder gonfler derrière la teinte sombre de la porte du four. Elle a allumé la lumière, la petite lumière qu'elle me laisse allumer si je vais chercher mon tabouret dans la salle de bains et que je me mets sur la pointe des pieds en tendant le bras pour appuyer avec mon doigt. Ça la fait sourire quand je fais ça.

Fait chier. Mon papa il a fait tomber une vis du climatiseur qui va dans la fenêtre, le gros truc dans le séjour. Il retire la clim et la remet tous les ans, et tous les ans il fait tomber une vis qu'il tient dans la bouche ou du bout des doigts, en essayant de tenir la géante boîte en métal pendant que la fenêtre est à moitié ouverte, et en même temps il essaie de pas faire tomber son tournevis et toutes les vis. Mais il veut pas qu'on l'aide. Il veut jamais qu'on l'aide. Mon papa il est tête voilà tout, c'est ce que ma maman elle dit : *Il est tête voilà tout.* Il fait tomber une autre vis, à moins que ce soit la même. *Fait chier.*

Il dit que le renard il est perché sur des échasses, mon papa, quand l'animal passe devant nous. On est montés sur une marche, moi, ma maman et mon papa, pour regarder par-dessus les buissons, et voir le renard perché sur des échasses qui marche en rond dans son enclos, qui forme un rectangle.

Le renard perché sur des échasses, il dit. Et moi je dis *Ouais, le renard il est perché sur des échasses*.

Une fois j'ai demandé si je pouvais l'aider. Papa tenait le climatiseur en équilibre sur sa jambe, et ça faisait un gros trait sur sa cuisse, et même avec plein de vis entre les lèvres et de la sueur sur son visage, ses sourcils tout écrasés et trempés, il a réussi à sortir : *Putain Jonah, si t'arrêtais de me parler un peu j'aurais déjà remis ce truc depuis longtemps bordel*.

Je recule pour m'éloigner un peu de lui comme s'il était en feu. Comme si sa tête était couverte de flammes. Si je me tiens trop près ou si je respire pas bien, mes poumons pourraient prendre feu, eux aussi. Comme si ses vêtements faisaient de la fumée ou commençaient à brûler et qu'il fallait que je fasse attention, tout en reculant. Des fois je recule pour m'éloigner un peu.

Un renard perché sur des échasses répète ma maman, parce qu'elle veut se joindre à nous, elle veut caresser l'endroit dans mon dos entre mes épaules, là où ça me donne la chair de poule.

Elle me laisse l'aider à faire les cookies. Elle, elle dit pas *fait chier*. Elle s'assoit sur sa chaise de cuisine à côté du four et se caresse la cuisse comme si moi j'étais ici à ma place. Quand je pose ma tête dans son cou, là où ses cheveux retombent sur sa chaîne en argent, son collier avec le cœur, je sens l'odeur des cookies. Mes yeux plongés avec les siens dans le noir du four, la petite ampoule qui brûle à l'intérieur, mon pouce et mon doigt qui tirent et tournicotent le cœur de son collier en argent. *Tu es mon petit cookie à moi*, elle dit, et je souris en gardant ma tête baissée et mes yeux toujours plongés dans la chaleur.

Ça pue le fennec, dit papa, en faisant semblant de vérifier et de lire le panneau. *Est-ce que ça dit quelque part que c'est un fennec ? Ce truc pue la merde*. Moi j'ai envie de l'aider, mon papa tête, même avec toutes ces vis dans sa bouche et le poids sur ses genoux. *Ouais*. *Ça pue la merde*, je dis, et ma maman elle dit *Jonah*, mais papa lui ça le fait sourire, et moi ça me fait me sentir bien. *Eh ben c'est vrai quoi*, je dis, et le renard perché sur des échasses repasse devant nous, fait un autre petit tour, sans grâce et tout puant.



LA PANTHÈRE, LE JAGUAR ET LE GUÉPARD

Trois cages qui se suivent, chacune avec des branches ou des gros bouts d'arbre à l'intérieur. Ces gros matous, ils font tous les trois les cent pas. Ils adorent ça, faire les cent pas. Ils arrêtent pas de bouger. Mon papa il dit que c'est bientôt l'heure de manger pour eux, quand ils font les cent pas comme ça. Il dit *Ils ont envie de barbaque*, et moi ça me fait rire alors je répète *Ouais, ils ont envie de barbaque*. Mon papa il me demande *Et toi t'aimes ça, la barbaque ?* alors je rigole et je dis *Ouais, j'adore ça, la barbaque. Je suis un gros matou, moi*. Mon papa fait le barbecue sur le porche à l'arrière de la maison, des steaks hachés et des entrecôtes, et ça c'est les bons jours, les jours où papa il sourit.

Ils font griller leur viande ? je demande, et les rides autour des yeux de papa apparaissent. *Crue. Eux ils mangent leur viande crue. C'est comme ça qu'ils préfèrent*, il dit. *Ouais*, je réponds, et on continue de les regarder faire les cents pas tous les deux, ces trois gros matous – la panthère, le jaguar et le guépard.

Moi je cours plus vite qu'un guépard, je dis à ma maman, en regardant l'animal bouger. *Pas possible*, elle dit maman. *Bah si c'est possible*, je dis et ça la fait rire. Ça nous fait tous rire. Le rire

de maman me donne chaud même quand il fait froid dehors, un froid de décembre ou de janvier, son rire me fait fondre. Des fois je dis des choses comme ça, comme quoi moi je cours plus vite qu'un guépard, pour la faire rire. Cette fois ça marche, et ça me réchauffe.

Les gros matous continuent de bouger et nous on continue de les regarder ; moi j'ai les mains dans les poches, mon menton est posé sur la rambarde, et ma maman et mon papa eux ils sourient.

J'ai aidé à faire la vidange de la voiture une fois. Je me suis allongé sur cette planche à roulettes et mon papa il m'a fait rouler en dessous de la voiture pour que je regarde le noir couler comme une rivière. *Les panthères c'est noir comme de l'huile* je dis, et je vois que ça fait réfléchir mon papa, qui pense à l'huile parce qu'il aime ça, lui. L'huile pour papa c'est comme une panthère, quelque chose qui fuit. Je vois bien qu'il pense aussi aux leviers de vitesse des voitures, aux moteurs, tout ça c'est comme une panthère qui fuit.

Ça brille je dis, en parlant de l'huile et du sourire de papa, du rire de maman et de ces trois gros matous dans leur cage, qui font les cent pas. Les regarder, le noir de l'huile, moi qui cours plus vite qu'un guépard, et nous trois qui rions pour nous réchauffer.



UN PAON

Il part en flèche sous les buissons mais je le vois, et il me regarde. Je le vois sortir sa tête. Je le vois se cacher. C'est un paon. Mon papa me regarde, moi. Il dit *Bon sang qu'est-ce que je t'aime*, ou alors juste *Bon sang*, ou alors il dit *Putain il fait chier ce gosse*. Mon papa, sa langue qui part en flèche. Moi je sais jamais trop ce qu'elle va dire.



